



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

6 juillet 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

6 juillet 1907.

Une révolution se prépare... Mais c'est dans le monde des poupées. Il paraît que l'ancienne aux yeux couleur de ruban bleu, aux joues en pomme d'api et aux b ucles de soie floche, a cessé de plaire. On va moderniser cette coquine-là et faire faire un énorme pas à ses petites jambes. Il faut qu'elle aussi suive le magnifique mouvement qui nous emporte nous ne savons où. Désormais, nous apprennent les gazettes, cette enfant se manifestera donc sous l'aspect nouveau d'une jeune dame, extrêmement élégante, au visage aussi ovale qu'il se pourra par protestation contre l'excessive rondeur de celui qui l'affligeait hier, avec des yeux *faits*, des lèvres peintes, des mains longues munies d'ongles de celluloid taillés en amande, la taille emprisonnée dans un corset hygiénique, et des seins comme au bal. Ce sera

une véritable personne en miniature qui aura l'air de la belle madame X. vue par le gros bout de la lorgnette. Comme les vraies femmes, elle ne manquera pas d'avoir un tas de choses fausses, des cheveux, des dents et des appas de toutes sortes qui pourront s'enlever et se remettre à volonté. Elle sera teinte. Les blondes le seront en brun, et les brunes le seront en blond. Elles porteront d'imperceptibles bijoux de gros prix, des colliers de perles tête-d'épingle. Elles se maquilleront avec de vrais fards, dérobés exprès pour leur usage à l'aile des papillons. Guerlain créera, en pensant à elles, des flacons grands comme des dés à coudre qui contiendront six gouttes d'odeur suave : *fleur-de-son, parfum-de-maman, brise-de-chocolat*... Enfin ces poupées des dernières couches seront adorables et monstrueuses, et, à l'avouer franchement, je ne crois pas qu'elles « prennent ». Elles ne divertiront que les parents qui, se découvrant quelque ressemblance avec elles, en seront, peut-être à cause de cela, dégoûtés au bout d'une heure et les mettront sous clé dans des vitrines. Et jamais plus ils ne s'en occuperont, car la vie soucieuse les absorbe et ils n'ont pas à fouetter que ces petits chats.

Quant aux enfants, il est permis de supposer que, la première minute d'ébahissement passée, ils se trouveront tout bêtes en face de ces femmes accomplies qui auront l'air d'être en visite. Que faire en effet de bien amusant avec elles ? Les

casser ? Jamais ils n'oseront. Il leur semblerait qu'ils attendent aux jours de leur propre mère, de leur tante, ou d'une dame de leur famille. Les coucher, les bercer, est absolument impossible. On ne mouche pas en lui disant : Souffle ! une personne qui a des solitaires de trente mille sous aux oreilles. Et comment les appeler ? Lili, Mimi, Pompon, Cocotte, Pochette, sont des noms de toute petite fille qu'il ne convient pas de donner à des gens d'un âge avancé. Alors : Madame ? chère amie ? ma toute belle ? Cela est bien cérémonieux et manque par trop de familiarité. Et que dire à ces inconnues malgré tout un peu intimidantes et qui pourraient être vos mères ? La conversation, tout de suite, est forcée de s'élever. Pas moyen de leur entamer des contes de fées ou des histoires de voleurs qu'elles savent déjà depuis longtemps, de belles histoires pleines de toutous, et de morceaux de sucre, où *il y avait une fois une petite fille, sage comme une image...* Allons donc ! Si elles pouvaient exprimer ce qu'elles pensent en leur liège intérieur, ces jeunes cérébrales s'écrieraient : « Ah non ? hein ? Tu ne vas pas nous la faire à la Ségur ? Finies les Zénaïdes et autres Fleuriot ! » Et elles demanderaient qu'on leur dégoisât « la dernière » de Mme de Noailles.

Une vieille grand'maman à qui je contais cette invention en a été suffoquée.

— « Hélas ! cher monsieur, où cela s'arrêtera-t-il ? Déjà il n'y avait plus d'enfants... Et voilà

maintenant qu'il ne va même plus y avoir de poupées ? C'est la fin du petit monde, en attendant celle du grand, qui a déjà commencé. »

*
**

Représentez-vous la scène. Sur une rive lointaine, une sarcolève de pêcheurs grecs pêche l'éponge. Le bateau est déjà encombré par endroits des masses gluantes et gélatineuses coupées au fond des eaux et qui semblent palpiter encore d'un reste de vie obscure, impénétrable. Une forte odeur de chlore monte de ces paquets poissés de mucus, la mer est d'huile et le ciel d'un bleu corrosif qui brûle à regarder. Un scaphandrier remonte bientôt, mastodonte lent et gauche. A peine l'a-t-on débarrassé de son casque et de ses lourdes enveloppes qu'il fait signe qu'il veut parler. Il respire d'abord un bon moment, avec des précautions progressives, les yeux fermés, ainsi qu'on boit après une large soif avec une volupté recueillie et en même temps la peur que l'excès de la jouissance ne vous fasse pâmer. Ainsi l'homme est là, chancelant, le front perlé de gouttes qui ne sont pas de l'eau mais une sueur glacée, et, quand il rouvre les yeux, on le devine, à sa pâleur, en proie à une vive émotion. Plusieurs pensent qu'il a peut-être été heurté par un cadavre, ou qu'il a rencontré le *grand serpent*. Non. Il dit qu'il vient de voir une chose... une chose...

— Quoi donc ? — Une ville. — Une ville ? — Oui, une ville, engloutie là, en dessous, depuis des siècles sans doute, et demeurée en partie debout, une ville dont les ruines à l'infini se perdent... se perdent dans les ténèbres glauques... Tous les assistants sont oppressés de l'entendre. Et il la décrit, cette ville, autant qu'il se la rappelle pour l'avoir observée, pendant quelques instants qui lui ont fait l'effet d'années, à travers les troubles lucarnes de son masque aux paupières de cuivre. Il précise, entre autres, qu'il a vu un temple, où il a pu pénétrer, faire quelques pas, sous la futaie des colonnes restées sur leur base, et au milieu desquelles sont encore, faisant un geste, des statues de dieux, en marbre et en bronze, de dieux qu'il a touchés... Parfaitement ! Voilà ce qu'il dit... Il a toute sa tête, il n'en est pas à sa première plonge ! Depuis plus de vingt ans il a pêché sous la mer, au couteau, au trident, et par n'importe quels fonds, à Beyrouth, à Tripoli, à Tortosa... partout enfin... On peut le croire.

On le croit. Et plusieurs heures après, sur ses indications, quelques-uns de ces vestiges sont, en effet, par les moyens du bord, hissés sur le bateau. Comme des nageurs qui reviennent respirer à la surface, les dieux de marbre et de bronze émergent incrustés de coraux, avec des barbes purpurines, des chevelures neptunéennes de floridées et les jambes dans des cnémides de coquillages.

Voilà, si nous devons ajouter foi au récit publié il y a peu de jours par *la Dépêche tunisienne*, ce qui s'est passé tout dernièrement sur la côte nord de Sfax, aux environs de Mahdia. Cette nouvelle est-elle exacte ? En attendant sa confirmation, il faut le souhaiter de toutes ses forces pour les rares et curieuses découvertes qu'elle peut amener, d'abord, puis pour la beauté tragique de la situation. Ce scaphandrier seul, dans les profondeurs de la mer, n'avancant qu'à petits pas, les bras tendus et apercevant tout à coup cette cité morte, plus morte que tout ce qui meurt de mort ordinaire, ces ruines flottantes et comme molles qui semblent bouger dans une espèce de mirage blafard... S'imagine-t-on les pensées qui peuvent assaillir le cerveau d'un homme à qui pareille chose arrive, même si ce n'est qu'un pauvre plongeur de Kalminos ou de Psora ? Et quand, s'étant peu à peu sorti de sa surprise, il ose s'aventurer dans le mystérieux labyrinthe de pierre, qu'il palpe les piliers, heurte du front l'angle des tombeaux, bute dans l'aile détachée d'une Victoire, monte des escaliers rompus que grimpent plus vite que lui l'araignée de mer et le crabe géant, qu'il passe sous le pont des portiques, souffleté par le coup de queue des poissons qu'il déränge... ah ! ne doit-il pas éprouver là des minutes inoubliables d'épouvante sacrée ?

Enfin le plus clair des symboles se dégage manifestement de la chose, si elle est réelle. Les

profondeurs de la mer, ce sont des abîmes du passé, de la science, de l'inconnu. Dans un dessein de lucre, on y plonge, et le nageur souvent remonte les mains vides, à bout de souffle. Mais il arrive aussi que, descendu dans le gouffre pour y détacher des éponges, il y découvre une statue de déesse ou un vase d'or. Quelle leçon ! Et le Passé, la Science, l'Inconnu choisissent parfois le plus humble, le plus ignorant des manœuvres pour lui livrer leurs secrets, lui faire ce riche cadeau. On a coutume de dire alors que c'est « un effet du hasard ». On se trompe. Il n'y a de hasard en rien. Tout se déroule dans un ordre certain, selon des lois plus rigoureuses que si elles étaient écrites sur n'importe quel Grand Livre. Le parcours de tout ce qui vit et meurt est tracé d'avance et l'itinéraire implacable se poursuit sans une faiblesse à travers le temps. Ce n'est pas par hasard que le mammoth du déluge est retrouvé dans sa coque de glace, et qu'après des siècles de sommeil aromatique le pharaon est tiré un matin de la nuit de ses caves, et que la fragile danseuse d'Antinoë est revue par la lumière qu'elle ne voit plus... Tout cela ne fait, d'infiniment loin, ... de bien peu... que précéder Josaphat.